



PROJECT MUSE®

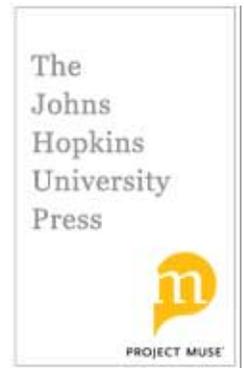
Preface

Vivian Kogan

L'Esprit Créateur, Volume 46, Number 3, Fall 2006 , pp. 1-5 (Article)

Published by Johns Hopkins University Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/esp.2006.0040>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/203519>

Préface

Vivian Kogan

JULES MICHELET REPRÉSENTE AUJOURD’HUI encore la voix de la France républicaine, romantique et nationaliste. Il ne fait pas seulement partie d’un passé révolu. Les problèmes historiques et nationaux, sociaux et civiques, théoriques et pédagogiques auxquels l’historien s’est consacré de son vivant, resurgissent à nouveau, prenant des formes, des accents, un vocabulaire différents : quelle histoire faut-il raconter à la nation ? Quel rôle doit jouer le principe national dans l’Europe d’aujourd’hui ? Comment intégrer les masses dans la vie de la société ? Peut-on encore exiger l’assimilation des individus selon un modèle universel dans une République qui ne connaît que des individus, libres et égaux en principe ? Faut-il enfermer dans la sphère privée les droits culturels particuliers, ou bien accepter une France multi-culturelle, organisée en communautés ? Quels liens peuvent unir une nation fragmentée par des cultures hétérogènes où chacune réclame le droit de s’afficher ? Quel type d’enseignement faut-il élaborer pour permettre à la fois l’épanouissement de l’individu et l’intérêt collectif ? Comment freiner l’égoïsme individuel et l’harmoniser avec les aspirations plus compréhensives de la société ? Comment améliorer la condition des femmes et refonder la famille élatée ? Bien que la plupart des solutions que propose Michelet se révèlent périmées, voire inadmissibles, et que son discours hyperbolique soit anachronique, les questions s’imposent avec autant d’urgence aujourd’hui qu’au XIX^e siècle. De plus, la qualité littéraire de son écriture le place parmi les historiens modernes les plus stimulants. C’est aussi en vertu de sa curiosité encyclopédique et de l’aspect pluridisciplinaire de son projet historique que Michelet reste actuel.

Michelet est resté titulaire d’une chaire d’histoire et de morale au Collège de France jusqu’à sa destitution officielle le 12 avril 1852, si bien que son corpus reste marqué par un impératif pédagogique. À ses études historiques (*Histoire de France, Histoire de la Révolution française, Histoire du XIX^e siècle*), s’ajoutent des ouvrages naturalistes, des essais sociologiques, comme *Le Peuple, L’Amour, La Femme*, un traité sur l’éducation, *Nos fils*, un pamphlet, *La France devant l’Europe*, et sa célèbre étude, *La Sorcière* qui illumine l’histoire des femmes et des sorcières. C’est un éducateur au sens le plus large du terme : il voulait régénérer ses compatriotes et répandre les principes républicains en France. Aussi son *Histoire de la Révolution française* (1847-

53) était-elle, selon lui, la première histoire 'républicaine', s'appuyant sur les valeurs qui devaient modeler l'esprit des citoyens et inspirer leur *nationalisme*. Ce terme, produit de la Révolution, ne se limite pas au seul dévouement à la patrie (le 'patriotisme'), ni simplement à l'effort pour défendre et renforcer l'appartenance à la nation. Il s'agit pour l'historien de l'ériger par ses écrits. La représentation que Michelet donne du passé a un but bien précis : celui de construire autant que de réveiller la mémoire et les connaissances des Français pour les engager à réaliser leurs promesses d'une société libre et fraternelle. Ces promesses engagées par la Révolution et la Constitution de 1791, n'ont selon lui pas été tenues. L'historiographie était le moyen de prendre en compte le passé pour orienter la France vers l'avenir.

Comme beaucoup de professeurs et d'hommes de lettres pendant la monarchie de Juillet, Michelet s'exagérait l'influence de son propre 'capital symbolique', le degré de sa consécration fondée, comme l'explique Pierre Bourdieu, sur la dialectique de la connaissance et de la reconnaissance¹. L'historien affirme, par exemple, que sa chaire de morale et d'histoire « n'est pas moins qu'une magistrature, un pontificat »² ; sa mission, telle qu'il la décrit, est d'inspirer toute la nation. S'il se plaint, surtout autour des années 1840, de ne pas atteindre les masses, il se vante d'avoir préparé la révolution de 1848 et d'être le premier à défendre la patrie après sa défaite militaire de 1870³. Bien avant de Gaulle, l'historien prétendait incarner la France.

Michelet attribue à tout produit culturel une fonction sociale et une action éthique. Il explique à ses auditeurs au Collège de France qu'il voudrait former des « producteurs véritables », des hommes « d'action, de travail social. D'action en plusieurs sens ; la littérature, sortie des ombres de la fantaisie, prendra corps et réalité, sera une forme de l'action [...] la voix du peuple au peuple »⁴. Cependant, il refuse de s'affilier à un mouvement, à un parti. Son désir est de transcender les intérêts temporaires et partiels afin de représenter la nation « intégrale »—rappelons qu'il définit l'histoire comme une « résurrection de la vie intégrale ». Son indépendance par rapport à tout groupe particulier, à toute école rend difficile à cerner son rôle véritable. En 1871, Jacques Vingtras, le protagoniste de la trilogie autobiographique du communard Jules Vallès, le classe parmi les « grands » dont la voix est entendue, « et peut-être écoutée »⁵. Au début du XX^e siècle, même ses détracteurs, tel Charles Maurras, reconnaissent son rôle d'icône à renverser, tout en niant la pertinence de ses vues : « La France moderne accepte Michelet pour patron, mais elle se trompe à son tour »⁶.

Sa renommée a subi les vicissitudes de l'histoire, mais l'historien domine toujours notre horizon intellectuel, même si cet horizon ne cesse de se déplacer. Après sa mort, les générations suivantes l'ont ressuscité et l'ont

‘récupéré’. L’école des *Annales* a apprécié en lui un précurseur de l’histoire des mentalités et de la vie quotidienne. Jacques Le Goff le désigne comme un des ancêtres de l’histoire nouvelle par son goût pour la recherche des causes, sa curiosité à l’égard des civilisations, son intérêt pour le matériel, le quotidien, la psychologie⁷.

Dans les années 1970, les féministes françaises et américaines ont redécouvert l’auteur de la *Sorcière* et des *Femmes de la Révolution*. Si certains philosophes postmodernes, tels que Jean-François Lyotard, critiquent l’aspect totalisant des méta-récits d’émancipation, jugeant ces mécanismes de légitimation fondés sur l’hégémonie comme éthiquement suspects, d’autres philosophes se penchent sur l’épistémologie poétique qu’incarne le corpus de Michelet. Jacques Derrida revient dans sa *Politique de l’amitié* sur la notion de la fraternité chez Michelet, tandis que Paul Ricoeur, dans *Temps et récit* et *Histoire, mémoire, oubli*, explore les implications d’une narration du passé qui donne la parole aux absents, aux muets, aux victimes. Michelet transforme le sens de l’existence humaine, car dans ses écrits, il ne s’agit pas seulement du pouvoir de changer le monde ou de le maîtriser, mais aussi de rappeler, de rendre le vécu *mémorable*.

Michelet se situe dans la perspective contemporaine de l’histoire comme écriture, c’est-à-dire comme construction textuelle issue d’une subjectivité. Mais il constitue aussi la pierre de touche du débat actuel autour de la question de la nation, de son universalité, de son statut, ainsi que du rapport entre démocratie et républicanisme. Enfin, la sympathie que Michelet a souvent exprimée pour le peuple, pour les ‘barbares’, contre les détenteurs d’une culture élitiste, le rapproche des préoccupations contemporaines qui brouillent les distinctions entre culture populaire et Culture avec une majuscule. Michelet envisageait la culture comme un lien de solidarité et d’appartenance nationale : d’où l’exigence que tout objet culturel véhicule des valeurs respectueuses des droits de l’homme et de la mission libératrice de la nation. Le lexique de Michelet, imprégné du parfum révolutionnaire en même temps qu’orienté vers le futur à créer, appelle un regard rétrospectif pour comprendre l’extension polysémique et parfois contradictoire de notions-clés qui traversent tout le XIX^e siècle, et qui nous parviennent chargées de toute une sédimentation historique. Il s’agit dans ce recueil de mettre en lumière les multiples significations de ces propos opératoires du discours de Michelet, et de montrer leur évolution.

Par exemple, les représentations de la Révolution française dans les textes de Michelet en font un principe qui dépasse la simple opposition de continuité ou de rupture. La Révolution est à la fois un moment dans la série paradigmatique d’une poussée vers la liberté, et une rupture capitale qui en

fait la 'fondation' juridique, humaine et épistémologique de l'histoire comme de la nation française. Ce réseau complexe est responsable de politiques aussi diverses que le socialisme démocratique, le libéralisme, la terreur et le nationalisme autoritaire.

L'œuvre de Michelet permet à la gauche de récupérer à son profit la Révolution, mais au prix d'une inversion de sens, comme l'indiquent François Furet et Mona Ozouf⁸. La Révolution a été construite comme un bloc, modèle qui s'oppose aux libéraux, tel Alexis de Tocqueville, ou aux socialistes tel Louis Blanc, et même à son ami le plus proche, Edgar Quinet. L'idée politique du « bloc » est devenue banale, car elle conduit à la synthèse historico-politique de la Troisième République. La révolution soviétique déplace l'intérêt vers 1793, aux dépens de 1789. Aujourd'hui, la notion de révolution comme transformation nécessaire à l'avenir du droit des hommes et du principe d'autonomie politique et nationale redevient une interrogation qui crée une proximité nouvelle. Le regard que nous portons sur ces concepts s'est chargé des perplexités et des angoisses de son parcours. Nous mettons différemment en question l'expérience démocratique qu'elle inaugure.

Également pluridimensionnel, un terme comme 'le peuple' peut avoir un sens politique, économique ou social ; il peut désigner la plèbe, la classe ouvrière, ou la nation française. 'Le peuple' se construit dans une variété de discours dans le corpus de Michelet. Le peuple révolutionnaire, déjà constitué comme a priori historique et présence originelle de la nation, est aussi l'objet de la pédagogie éthique de Michelet. En tant que représentant souverain et indivisible de la nation dans les récits de Michelet, le terme évoque, pour le lecteur contemporain, le spectre de la masse totalitaire. Cet anachronisme démontre bien la nécessité de remettre ce signe *in situ* pour en comprendre les enjeux dans l'œuvre de Michelet. Comme pour tous les termes étudiés, il s'agit de permettre l'accès à une histoire qui se vit tant au passé qu'au présent, et de revenir sur les notions politiques, sociales, et morales qui ont porté les espoirs d'un monde meilleur.

Étant donné l'ampleur du corpus de Michelet, ce recueil ne prétend aucunement épuiser le lexique de l'historien. Mais en soulignant les valeurs multiples des notions-clés, il a pour but d'aider à la compréhension d'une lecture de l'œuvre. Il s'agit moins de fournir des 'définitions' que de considérer les fonctions et les tensions produites par ces concepts polysémiques et flottants dans le discours de Michelet, concepts souvent enrobés d'idéologie républicaine ou d'idéalisme romantique.

Plus que proprement historique, notre ouvrage est surtout herméneutique—outil aidant à découvrir la signification de termes trop souvent utilisés comme

des totalités indépassables dans le discours de Michelet. Il vise à déborder l'unité des concepts, à en mesurer les disparités, les discordances, les contradictions. Le peuple, la Révolution, la femme, la nature : souvent cités, ces termes sont peu analysés. Il s'agit ici d'identifier et de comparer leurs divers emplois et leurs multiples significations, de pénétrer le désir de synthèse qui rend la rhétorique de Michelet—faite pour solliciter l'adhésion du lecteur à sa foi républicaine—si décourageante pour l'analyse aujourd'hui comme hier.

Ce recueil permettra, nous l'espérons, une lecture renouvelée de Jules Michelet, dont la richesse des propositions et les virtualités restent à approfondir. Puisse cet inventaire critique aider à la redécouverte d'un des fondateurs de la pensée républicaine à un moment où 'la Nation' et 'la République' sont en crise.

Dartmouth College

Notes

1. Pierre Bourdieu, *Language and Symbolic Power*, Gino Raymond et Mathew Adamson, tr., John B. Thompson, éd. (Cambridge, MA: Harvard U P, 1991), 72-73.
2. Jules Michelet, *Cours au Collège de France (1845-51)*, Paul Viallaneix *et al.*, éd. (Paris: Gallimard, 1995), 2:643.
3. Il note dans son *Journal* (4 mars 1848) ses émotions mixtes de constater l'absence de ses auditeurs au Collège de France ; ils participaient, sans doute, aux événements révolutionnaires. « Joie et tristesse ; jusqu'ici je faisais la révolution ; maintenant je la vois, la subis, l'applaudis, mon rôle est passif ». Jules Michelet, *Journal (1828-1848)*, Paul Viallaneix, éd. (Paris: Gallimard, 1959), 1:685. En 1872, dans son « Avant-propos » à l'*Histoire du XIX^e siècle*, il écrit au sujet de la débâcle : « Dans cet effroyable silence, seul en Europe je parlai. Mon livre que je fis en quarante jours fut la première et longtemps la défense unique de la Patrie ». *Œuvres complètes*, Paul Viallaneix, éd. (Paris: Flammarion, 1982), 21:54.
4. *Cours*, 2:377.
5. Jules Vallès, *L'Insurgé* (Paris: Eugène Fasquelle, 1918), 181.
6. Charles Maurras, *Trois idées politiques: Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve* (Paris: Honoré et Édouard Champion, 1912), vi.
7. Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire* (Paris: Gallimard, 1988), 328.
8. François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française* (Paris: Flammarion, 1992), 17.